

133

CS0454

Le lion des Pyramides

par Georges LE HUNIER



CHAPITRE PREMIER

LE HÉRAULT DE BONAPARTE

— *En avant!*

Les tambours battirent la charge et, derrière eux, la compagnie des Guides s'élança pour prendre Alexandrie d'assaut.

— Les braves gens! murmura Bonaparte, adossé à la colonne de Pompée.

La mer jetait encore des vagues furieuses sur le sable de la grève et le général songeait à cette nuit du 1^{er} juillet 1798, la nuit passée, où les barques ballotées en tous sens se précipitaient violemment les unes contre les autres. Un instant, il avait pu croire que le débarquement serait impossible. Mais Yvès Lequellec, second lieutenant du *Tonnant*, avait trouvé un subterfuge grâce à un travail continu de perches; les quatre mille hommes des divisions Kléber et Bon avaient enfin réussi à toucher la terre — le désert plutôt, puisque seules quelques plantes épineuses et rabougries piquetaient le sable autour de la ville.

Maintenant, l'assaut étant donné, Bonaparte ne voulait plus penser aux difficultés vaincues. Seul, l'avenir importait et l'avenir immédiat était cette forteresse à enlever : Alexandrie. Un bref coup d'œil lui permit d'apprendre que cette sentinelle avancée de l'Égypte était sienné déjà. Affolés d'enthousiasme, dédaigneux de la fusillade et de la résistance des tours, les Guides escaladaient le vieux mur d'enceinte, dégradé, sans parapet et sans fossé.

Grisé par la joie juvénile de combattre sous les yeux d'un chef dont il devinait la fortune, Yves Lequellec parut le premier au faite des fortifications. Certes, sa place n'était pas là, mais bien sur le *Tonnant*, auprès de l'amiral Dupetit-Thouars. Pourtant, ayant peiné à la tâche obscure et ingrate du débarquement, le marin revendiquait sa récompense dans ce combat terrestre. Le jeune Breton s'enorgueillissait donc d'être le premier Français à fouler le sol d'une ville ennemie enlevée à la baïonnette, lorsque des cris de rage et de douleur retentirent derrière lui. Il se retourna.

A l'extérieur de l'enceinte, une vingtaine de soldats français rougissaient de leur sang la terre d'Égypte. Toute une portion de la muraille venait de s'écrouler sur eux, tandis qu'une grêle de balles fauchait les malheureux survivants. Frappé à son tour, le bicorne de Lequellec roula dans la poussière; tête nue, cheveux au vent, le jeune homme se tourna furieux vers la ville meurtrière et surnoise. Ses yeux lançaient des éclairs; parmi les blessés il avait aperçu les généraux Menou et Kléber.

— En avant! hurla-t-il.

— En avant! répondirent les Guides en écho.

Une minute plus tard, les quatre mille Français déferlaient en vague irrésistible à travers Alexandrie.

Devant eux, c'était une fuite éperdue. Surgis des tours où ils s'étaient embusqués pour tirer, les Mameloucks sautaient sur leurs petits chevaux et, cimenterre nu, se frayèrent un chemin dans la troupe tentant de leur barrer la route. Grisé par la poudre et par le désir de la vengeance, Lequellec se rua au plus fort de la mêlée. Mais les vaillants qui le suivaient dans sa course ne trouvèrent bientôt plus personne devant leurs baïonnettes. Jouant des éperons, les cavaliers ennemis disparaissaient à travers les rues inconnues, leur permettant de fuir Alexandrie pour rejoindre les forces d'Ibrahim et de Mourad Pacha.

Seul, leur chef demeurait, couvrant la retraite.

Les Français n'avaient guère le loisir d'admirer son visage tant était ardente la lutte qu'il fallait soutenir contre lui. Au surplus, le sang coulant sous son turban lui faisait une sorte de masque rouge, horrible et guerrier. Le chef luttait éperdument, en homme fort que le destin contraire n'abat pas. Dans des passes rapides, son cimenterre étincelant relevait les pointes des baïonnettes cherchant à l'atteindre. Connaisseurs en vraie bravoure, les soldats se refusaient à tirer et préféraient se disputer l'honneur de faire le premier prisonnier dans une telle capture.

Soudain, le Mamelouck fit cabrer son cheval, et, le lançant comme la foudre dans les rangs des Français, parvint à franchir la muraille de fer, qui l'enserrait. D'un élan dernier, son coursier allait le jeter hors de la mêlée, le sauver. Yves se précipita.

Mais avant lui quelqu'un, un enfant, surgit on ne savait d'où, s'était élancé vers le cavalier resplendissant et se cramponnait désespérément aux rênes de la monture. Le cimenterre brilla en éclair sous l'ardent soleil et... le sabre de Lequellec arriva juste à la parade du coup mortel destiné à fendre la tête du jeune garçon. Un cri guttural s'échappa des lèvres du cavalier; son cheval emporté se rua vers le chemin désert qui s'ouvrait devant lui. A demi évanoui, l'enfant roula dans la fange des ruisseaux. Une seconde plus tard, le Mamelouck avait disparu.

Des guides, des grenadiers, accouraient. Le marin en reconnut un et le héla :

— Daumesnil!

Suant, poudreux, le volontaire accourut :

— Lieutenant!

— De l'eau... vite!

Sous l'action bienfaisante d'une douche improvisée, le petit Égyptien ne fut pas long à reprendre ses sens. Il jeta un regard rapide autour de lui et aperçut le sabre du marin dans la poussière. Emplis

de reconnaissance, ses yeux s'élevèrent sur Lequellec et il prononça très doucement ce simple mot :

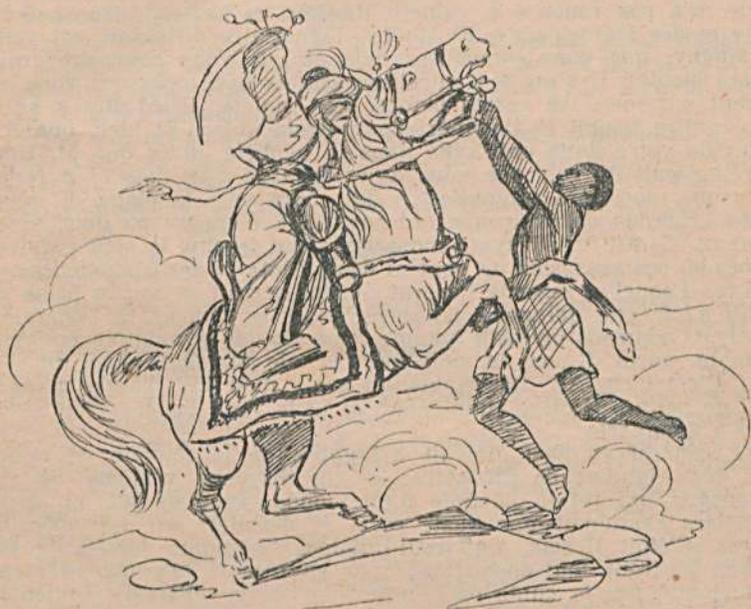
— Merci!

— Tu parles notre langue! s'étonna aussitôt l'officier. Qui es-tu donc?

— Un ami... Ali... oui, un ami. Mais avez-vous laissé échapper El Modhy?

— Qui est cet El Modhy?

— Le cavalier que j'essayais d'arrêter dans sa fuite.



Le cimenterre brilla en éclair (p. 2).

— Un brave... En effet, il a réussi à disparaître. L'ayant vu combattre, j'en suis presque content.

— Vous l'avez dit, El Modhy est brave. C'est un malheur pourtant, un bien grand malheur, pour vous qu'il ne soit pas mort. Je vous expliquerai pourquoi. Vous vous étonnez de m'entendre si bien parler le français; c'est que, voyez-vous, si je ne suis pas de votre sang, je dois pourtant la vie aux Francs... et aujourd'hui ce n'est pas la première fois.

— Je ne te comprends pas.

— Oh! j'ai bien vu le geste qui a écarté le coup destiné à ma tête. Ali n'est pas un ingrat, il n'oubliera pas, comme il n'oubliera jamais celui qui l'a sauvé, voilà neuf ans passés, et qui, à présent, est mort, tué par El Modhy. C'était un Français aussi celui-là, M. Héricy, un commerçant du Caire, la ville où je suis né. La grande peste, la peste

d'Ismayl, dévastait notre cité, où les cadavres s'entassaient par milliers. Moi aussi, je fus atteint par le fléau; je devais fatalement périr, car nul ne pouvait avoir pitié du pauvre petit orphelin que j'étais alors. M. Héricy m'a pris dans sa maison, après m'avoir soigné et rendu la vie. C'était mon Dieu, mon père vrai. De lui, j'ai appris tout ce que je sais, votre langue et la force de votre race. Et puis j'ai dû veiller sur lui car, depuis quelques mois, l'Égypte a appris qu'un grand guerrier de chez vous allait venir ici. Les Turcs, qui nous ont tenus en servage pendant des siècles, convoitent toujours ce pays, terre d'abondance. Hassan Pacha, le général du Sultan de Constantinople, n'a pas renoncé à vaincre Ibrahim et Mourad, les cheiks du Caire et des Mameloucks. El Modhy, l'émissaire d'Hassan, est venu... El Modhy, que vous connaissez déjà et que vous connaîtrez mieux encore bientôt. Il a eu des entretiens secrets avec ceux qui vous combattent sur mer, les autres blancs, les Anglais. El Modhy a su que mon maître venait à Alexandrie pour vous aider. Et hier, quand les voiles de votre flotte ont brillé dans la tempête, alors que M. Héricy se réjouissait de voir que vous aviez échappé aux flots et à Nelson, alors que mon père s'appretait à descendre vers la plage, El Modhy et les brigands de sa troupe ont envahi la demeure où nous vivions heureux. Ce fut un effrayant massacre, dont je suis le seul survivant. Sachez-le, ces assassins ne sont ni des soldats ni des Mameloucks.

Yves Lequellec regarda l'enfant qui lui narrait sa vie. A peine pouvait-il avoir une quinzaine d'années, mais la douleur et l'énergie en faisaient vraiment un petit homme. Une chaude sympathie envahit le cœur du marin. Il posa la main sur l'épaule du fellah et lui dit :

— C'est bien, Ali. Désormais, tu seras mon fils comme tu as été celui du pauvre Héricy. Maintenant, si tu le veux bien, je vais te conduire à Bonaparte.

Le général en chef écrivait à l'ombre de la colonne de Pompée près des Aiguilles de Cléopâtre — les derniers vestiges de cette Alexandrie qui fut la capitale d'un monde. Près de lui, un groupe d'officiers examinait une vaste carte et discutait sur les opérations futures. C'était Desaix, Caffarelli-Dufalga, l'héroïque *Jambe de Bois*, Kléber, le front tout ensanglanté par sa récente blessure et Menou, contusionné par la chute de la muraille; deux voltigeurs soutenaient le fusil sur lequel le général était assis et formaient le dossier de ce siège improvisé.

L'air était empli de la grande clameur de l'armée entrant dans la cité conquise — chants des soldats, roulements des tambours, de l'artillerie — et aussi de la houle déferlant sur la grève. Le drapeau tricolore flottait sur la plus haute tour d'Alexandrie.

Bonaparte leva soudain les yeux, abandonnant son manuscrit. Lequellec et Ali se trouvaient devant lui. Un nuage fugitif voila les traits ascétiques du conquérant, puis s'évanouit. Les mots tombèrent de sa bouche, nets, impératifs.

— Je vous ai vu, Lequellec, dit-il. Vous êtes entré le premier dans la ville. Votre place n'était pas là. Monsieur, et n'étaient les services que vous avez rendus cette nuit, dans votre emploi, je sévirais. Il ne doit pas y avoir de confusion dans l'armée. Chacun de nous doit garder sa place. Donc, par égard pour votre conduite, j'oublierai.

— Je vous remercie, général, et n'attendais pas moins de votre générosité. Mais, avant de rejoindre mon bord, j'ai tenu à vous présenter une recrue qui, je crois, peut nous rendre de grands services.

Ali se sentit enveloppé par un regard lisant jusque dans son âme; le sang afflua vers son cœur, puis empourpra ses joues.

— Cet enfant?

— Oui, général. Cet enfant s'est conduit en brave, risquant sa vie pour nous. Il demande à servir dans nos rangs. Je pense qu'il peut déjà vous dire beaucoup de choses qui rendront service à l'armée.

— Lieutenant Lequellec, je vous remercie. Dites adieu à votre protégé et retournez au *Tomant*. Vous direz à Dupetit-Thouars que je le félicite d'avoir à son bord des seconds tels que vous. Mais, désormais, je ne veux vous voir à terre que lorsqu'il n'y aura plus une planche de vaisseau où poser vos bottes.

Lequellec serra virilement la main du petit fellah, salua Bonaparte et se dirigea vers les embarcations pour exécuter les ordres reçus.

Bonaparte posa sa main osseuse sur l'épaule d'Ali. L'enfant se redressa sous cet attachement.

— Que sais-tu? interrogea brièvement le jeune conquérant.

— Je sais que vous venez ici, vous, les Français, non dans l'espoir d'une conquête ordinaire ou pour satisfaire votre cupidité, mais avec le désir fantastique, sublime, d'une résurrection de notre pays.

— Qui t'a dit cela?

— Mon maître, mon père, M. Héricy.

— Je veux voir Héricy.

— Vous ne pourrez le voir. Il est mort, lâchement assassiné cette nuit par El Modhy, alors qu'il allait tenter de vous aider dans le débarquement. Moi, Ali, je veux le venger.

— El Modhy, as-tu dit... Un Arabe?

— Un sans-patrie. On le dit descendant de ces Maures qui jadis conquièrent l'Espagne. Il porte dans les veines un sang ennemi du vôtre. Ses hommes sont des bandits recrutés dans toutes les nations de l'Afrique. Il sert Hassan Pacha, le Turc, qui rêve d'asservir l'Égypte. Vous devez le craindre sur les champs de bataille mais aussi dans l'ombre des complots. Son poignard est plus terrible que son cimetière.

— Merci, Ali. Tu vas rester près de nous et tu apprendras à nous connaître. Désormais, tu es Français. Messieurs!

Le groupe des généraux s'élança vers le commandant.

— Amiral, reprit Bonaparte s'adressant à Brueys, le mouillage est-il sûr et pouvez-vous vous maintenir dans la rade?

— Je ne crois pas. Mieux vaudrait croiser au large et attendre au-dessus d'Aboukir ou vers Corfou.

— Pour rencontrer Nelson et son escadre, interrompit Desaix. Rester ici me semble bien plus prudent. L'Anglais hésitera à venir sous le feu des canons de la place.

— L'artillerie doit suivre l'armée, ne l'oubliez pas Desaix, répliqua Bonaparte. Amiral, qu'en pensez-vous?

— Je pense que la rade d'Aboukir est meilleure que celle d'Alexandrie.

— Et moi, ajouta Desaix d'un ton calme, je pense qu'un marin serait fou d'exposer sa flotte aux coups d'un seul canon terrestre. Voilà mon avis; mais vous êtes le chef, commandez donc.

— Amiral, vous débarquerez des vivres pour les colonnes d'expédition, puis vous agirez au mieux des circonstances. Brueys, vous êtes le maître sur mer. Adieu.

— Celui-là s'appellera en Egypte le Sultan Sage. affirma Ali en désignant Desaix qui regardait la mer d'un air songeur.

— Kléber, vous partirez avec votre division pour atteindre et prendre Rosette, si toutefois votre blessure...

— Ma blessure? — le rire de Kléber tonna — Général, on ne vient pas en Orient pour être blessé, on y vient pour vaincre ou pour mourir. Dans deux heures, mes lapins aux talons, je filerai sur Rosette.

Le géant fit demi-tour par principes et s'en fut, éventant sous le soleil sa crinière de lion qu'un peu de sang ennoblissait comme aux jours héroïques de Mayence et de Torfou.

— Et celui-là sera le Sultan Fort! prononça Ali d'une voix emplie d'amicale admiration.

— Qui serai-je donc moi? demanda Bonaparte.

— Tu seras Ali-Bonaparte, le Nouveau-Propète. L'Egypte deviendra ton royaume.

— Peut-être... Nello Sargy!

L'officier de correspondance accourut à l'appel du chef.

— Sargy, emmenez ce garçon avec vous. Il traduira cette proclamation en arabe et la lira lui-même à ses compatriotes. Va, petit, tu seras mon hérault.

Ali porta la main à son front, imitant le salut qu'il avait vu faire aux militaires. Le commandant sourit de cette manifestation de muette adoration. C'était le premier cœur qu'il venait de conquérir dans ce pays et désormais cette vie lui appartenait.

Les troupes françaises se réunirent en bataille sur les principales places d'Alexandrie et portèrent les armes. Précédé de tambours battants et de clairons sonnants, Ali traversa les rues désertes, aux portes fermées. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Soudain, il déboucha devant la mosquée et s'arrêta; la feuille de papier où Ali Bonaparte avait tracé sa pensée, trembla dans sa main. Mais l'orgueil le saisit d'être la voix de ce peuple qui l'adoptait. La clique s'étant tue, il jeta à travers l'espace les phrases de la proclamation :

« Depuis trop longtemps les boys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avanies. L'heure de leur châtement est arrivée. Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves, achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannisent la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finisse. Peuple de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte Dieu, son Propète et le Coran plus que les Mameloucks. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu; la sagesse, les talents, la vertu mettent seuls de la différence entre eux... Trois fois heureux ceux qui seront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront contre nous! Il n'y aura pas d'espérance pour eux! ils périront! »

Ali lançait les mots en arabe à travers la ville qui semblait morte. Mais, peu à peu, comme si une force inconnue eût résidé dans cette proclamation, il vit se soulever les tapisseries des fenêtres grillées. Les portes de quelques mauvais cafés s'ouvrirent; les stores des chétives boutiques se soulevèrent. Timides d'abord, des hommes du peuple risquèrent un pied dans la rue, puis se mirent à suivre les tambours et le hérault. Bientôt ils furent nombreux, une foule véritable,



Un fellah le bouscula au passage... (p. 7).

écoutait avidement les promesses du général franc. L'Egypte libre! Ces pauvres gens renaissaient à l'espoir. Sur cette terre séculairement opprimée, la France, une fois de plus, apportait le grand souffle destiné à pousser le monde vers l'avenir meilleur.

Deux heures plus tard, la population d'Alexandrie prodiguait ses richesses à l'armée partant pour la conquête de la terre inconnue — ses richesses : quelques galettes, un peu d'eau dans de vieilles outres!

Ali escaladait les remparts lorsqu'un fellah le bouscula au passage. Avant qu'il eût le temps de reprendre son équilibre et de se retourner, l'homme avait disparu, mais le hérault de Bonaparte voyait à ses pieds un mince feuillet blanc. Il le ramassa et lut l'étrange menace :

« Ali, les maîtres que tu t'es donnés sont voués au couteau. Pas un chef Franc ne reverra l'Europe. Telle est la volonté d'Allah et de son serviteur El Modhy. »

L'enfant acheva sa montée. Derrière lui, sur la tour, le grand drapeau tricolore claquait au soleil et la ville retentissait d'exclamations joyeuses. Sur la mer, toutes voiles gonflées, l'escadre de Brueys voguait vers son destin, emportant Lequelléc.

Le long du rivage une colonne s'éloignait vers Rosette, sur les pas du Sultan Fort. Et à l'ombre de la colonne de Pompée, le commandant en chef rêvait son rêve plein de génie.

Ali froissa dans ses mains la feuille menaçante. Il enveloppa l'horizon d'un regard résolu et murmura :

— Le poignard d'El Modhy ne vous atteindra pas. Je veillerai sur vous, Français... mes amis, mes frères!

CHAPITRE II

LE LION DES PYRAMIDES

La diane retentit, réveillant l'armée.

Aussitôt, ce fut un remue-ménage extraordinaire dans tous les bivouacs échelonnés le long du Nil. Les soldats s'affairaient pour mettre à profit les belles matinées égyptiennes; une période de vingt jours leur avait suffi pour faire l'apprentissage de cette campagne et ils savaient que c'était dans ces heures matinales qu'ils puiseraient les forces nécessaires pour accomplir la rude étape du jour. D'abord venait le bain, puis le repas. Ensuite sac au dos, en route!

La marche à travers le désert était pénible; depuis Alexandrie, c'est à peine si les Français avaient rencontré trois ou quatre méchantes bourgades, totalement insuffisantes pour offrir un campement convenable; il n'y avait donc que les tentes ou de rares sycomores qui pussent donner leur abri. Quant à la marche elle-même, pendant les dix heures les plus chaudes de la journée, c'était une torture véritable, surtout lorsque, pour ne point trop allonger la distance, on ne suivait pas les sinuosités du fleuve. On marchait alors sur un sable pur très mouvant et tellement échauffé que le pied était véritablement brûlant dans la chaussure et que si, dans cette circonstance, on était obligé de faire halte, il fallait de toute nécessité marquer le pas.

Ali avait été une providence pour l'armée. Grâce à lui, bien des hommes avaient dû de ne point mourir suffoqués par la chaleur brûlante qui desséchait les poumons; le petit fellah leur avait appris l'art d'avalier les premières gouttes d'eau et à vaincre la résistance cruelle du gosier. La soif étanchée, ils étaient sauvés. Grâce à lui aussi, on avait remporté deux succès considérables à Chebreis et à Rhamanié. Le héraut de Bonaparte était devenu l'enfant adoptif de toute l'armée.

Donc, après les ablutions dans le fleuve, les soldats revenaient au bivouac et s'apprétaient à avaler hâtivement quelques bouchées avant de se mettre en marche.

— Dis donc, Daumesnil, demanda un loustic, quel est le menu du jour?

— Comme à l'habitude.

— C'est-à-dire des fèves et des lentilles, des oignons et du miel.

— Mémoire courte!... Oublies-tu le pigeon?

— Ah! non!... Grâce, grâce!... ne parle plus de pigeon!

Soulevé de dégoût, le camp tout entier fit entendre sa réprobation. Non accompagnée de pain, cette chair noire était devenue un objet

de dégoût. Et pourtant elle aurait eu grand besoin d'un peu de viande, cette colonne harassée, en proie aux mirages, soutenant des escarmouches journalières et qui ne possédait pour l'animer que la foi ardente de son chef. La grogne des soldats reprit :

— Que diable sommes-nous venus faire ici?

— Le Directoire nous a déportés.

— Oui, oui... C'est de Bonaparte qu'on veut se défaire.

— Parbleu! On sait bien à Paris que sur son signal nous l'eussions débarrassé de tous ces avocats qui se croient les maîtres de la France.

— En attendant, les meilleurs d'entre nous sont déjà morts. Hier, c'était Mireur, le général.

— Mais aussi on n'a pas idée d'une imprudence pareille : essayer un cheval à trois cents mètres du camp. Les Arabes ne l'ont pas manqué...

— Vous connaissez Gallois? Il portait un ordre à l'avant-garde et n'est pas revenu.

— Ni Desmanils, qui l'accompagnait.

— On dirait que nous sommes ici pour escorter ces ânes bâtés de savants, ce Champollion par exemple, qui court comme un fou dès qu'il voit une vieille pierre avec des images dessus.

— Nous valons mieux que ce rôle de nourrices pour vieillards.

Tout à coup, une voix rude, celle de Caffarelli, interrompit les grognements :

— Eh quoi! des lamentations à la veille d'une bataille; les plaintes quand les minarets du Caire pointent à l'horizon!... Je vais plus loin me faire inviter. Mes anciens lapins de l'armée du Rhin ne m'aurent pas à leur table... et j'emporte le dessert, ces beaux melons d'eau que vient de me donner Ali.

— Pardi! répliqua vivement Daumesnil, vous vous moquez de ces misères, général, vous qui avez un pied en France!

Le bivouac éclata de rire, sans se douter qu'un jour le grenadier, devenu général à son tour, parlerait aussi plaisamment de sa jambe de bois, au château de Vincennes, qu'il parlait de celle de l'héroïque Caffarelli, qui devait périr en Egypte.

La gaieté, c'est-à-dire le courage, animait donc tous les cœurs. Chacun prenait place pour avaler le frugal repas lorsque Ali passa en courant. Son cri mit les hommes debout, la tranche de melon en mains.

— Alerte! alerte! Sac au dos!... Les Mameloucks sont en vue et acceptent la bataille.

La « Jambe de bois » frappa amicalement sur l'épaule de Daumesnil.

— Grenadier, je compte sur toi pour me rendre un service. Vois ces monuments dont les masses superbes s'élancent majestueusement dans les airs. Après la victoire, veux-tu m'aider à en faire l'escalade?

— Si la mort m'oublie aujourd'hui, c'est dit, citoyen général. Je te hisserai là-haut. Pour l'instant, camarades, aux armes! aux armes!

Dans ce lumineux matin du 21 juillet 1798, l'armée avait devant elle un merveilleux champ de bataille. Dans le lointain, à droite, les fameuses Pyramides. En face des Pyramides, Le Caire et Boulacq, sur la rive orientale du Nil; Gizeh sur la rive occidentale; les trois villes paraissant ne former qu'une seule et immense cité dont la prodigieuse quantité de minarets surmontés de brillants croissants annonçaient la richesse et la nombreuse population. Enfin devant elle, la cavalerie éclatante des beys en bataille dans la plaine, obliquement au Nil, sa droite



appuyée au village retranché d'Embabey sur le bord du fleuve, sa gauche à Boulacq. Un cri, à la fois d'admiration et d'espoir, se fit alors entendre sur toute la ligne française.

Et voilà que pour porter à son comble cet enthousiasme, pour transformer chacun de ces hommes en héros, — ces hommes qui quelques minutes plus tôt gémissaient sur leur triste sort, — un mot tomba des lèvres de Bonaparte, et ce mot vint s'inscrire en lettres de feu au Livre impérissable de l'Histoire :

— Soldats, songez que du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplant!

Dès lors, tout fut dit. Une flamme sacrée anima l'armée, déjà victorieuse. Mais le Génie veillait pour aider à la Vaillance.

Car il fallait du génie pour gagner cette bataille dont dépendait la possession de l'Egypte. Ali n'avait pas caché à Bonaparte que les Mameloucks étaient d'intrépides cavaliers et que leurs charges impétueuses pourraient faire pencher la victoire. Aussi, devant tout son état-major, frappé de stupeur, le général en chef prit-il une décision impossible à prévoir.

— Formez les divisions en carrés! ordonna-t-il de sa voix impérieuse.

En recevant l'ordre, Kléber leva sa tête de dieu guerrier.

— Jamais capitaine n'a eu meilleure inspiration, prononça-t-il. Moreau m'a dit vrai; les autres font la guerre, mais Bonaparte l'invente... Soyons les dignes soldats d'un tel chef.

Et, comme un lion, il se jeta au plus fort de la mêlée.

Car maintenant, c'était une mêlée affreuse, sanglante. Sans l'éclair de génie, qui sait ce que fût devenue l'armée française! Littéralement submergée par cette avalanche de 16.000 cavaliers, les plus braves du monde, peut-être eût-elle disparu sous le hachoir des cimenterres. Mais, à présent les cinq carrés, solides comme des murailles, se hérissaient de baïonnettes. La tempête impétueuse venait se briser sur ce roc qui, au commandement, s'ouvrait et vomissait la mitraille de ses canons. Les Mameloucks échappés au feu mortel ne se précipitaient pas moins sur les carrés mais s'empalaient sur les pointes de fer. Vingt fois, ils revinrent à la charge, avec la même opiniâtreté et la même audace, hachant les canons de fusils à coups de sabre. Certains, fous de désespoir, poussaient leurs chevaux à reculons contre le mur inébranlable qui excitait leur fureur. Trois mille braves moururent entassés devant les carrés. Toute la plaine avait disparu dans un nuage de poussière et de fumée qui dissimulait cette lutte de Titans.

— La charge!

Bonaparte n'a pas fini de prononcer le mot et Ali est déjà en selle. Dès le début de l'action, son regard s'est rivé sur le carré où Kléber, tête nue, manœuvre, sabre au poing; et sur ce carré un cavalier a lancé sans répit les attaques les plus furieuses. El Modhy!... Oui, l'enfant sait que le démon s'efforce de tenir sa promesse et d'abattre celui qu'il nomme le Sultan Fort, celui que les soldats ont baptisé le Mars de l'armée du Rhin.

Couvert de sang, son casque et sa cuirasse bosselés de coups, un tronçon de cimenterre au poing, le chef maure se bat comme un démon. Pourtant, il faut songer à se replier pour reprendre haleine.

Mourad Bey n'est pas un ennemi à dédaigner; lui aussi à des canons et lorsque les cinq divisions, libérées de l'étreinte des Mameloucks, arrivent à la hauteur d'Embabey, pour enlever le village à la baïonnette.



El Modhy échappe! (p. 12).

quarante bouches à feu les accueillent et creusent dans leurs rangs de sanglants sillons. Kléber surgit et se dresse au sein des mourants. Sa crinière flotte au vent et, sabre haut, il s'élance vers les retranchements.

— Le lion!... le Lion des Pyramides!

Le mot vole de bouche et bouche et galvanise l'armée.

Ali arrive à bride abattue. Là où se trouve Kléber, l'enfant sait qu'il trouvera El Modhy. Et, en effet, le Maure est là. Pour lui, la bataille ne sera gagnée par les Français que quand Embabey sera pris. Donc, il défend Embabey. Sous ses ordres, les canonniers s'activent à recharger leurs pièces.

— El Modhy! El Modhy!

Kléber a entendu le cri d'alarme jeté par Ali. Il a compris. Noir de poudre, les yeux étincelants, plus beau qu'il ne fut jamais, hissé aux sommets de la valeur guerrière, sans se soucier des balles qui s'acharnent à mettre ses habits en lambeaux, le héros se rue dans un élan dernier. L'armée se rue avec lui. Kléber n'est plus un homme, c'est l'âme tout entière de l'expédition... et le géant arrive comme la foudre sur la monstrueuse batterie, où les servants, écouvillons au poing, se font tuer à leur poste de combat.

Ali n'a pas quitté le Sultan Fort; mais tandis que celui-ci aussi magnanime que brave tente de sauver la vie à quelques-uns de ces fanatiques qui se sont bien battus, l'enfant cherche des yeux le chef qu'il redoute tant.

Comme toujours, El Modhy couvre la retraite. Sa haine le fait lutter jusqu'à la limite extrême de ses forces. Maintenant il sait que tout

est perdu, que les Francs vont arracher l'Égypte à l'oppression du Turc. Mais il ne renonce pas pour cela à assouvir sa vengeance. Il faut donc vivre et, pour vivre, il faut fuir.

Un saut prodigieux de sa monture le rejette hors de la batterie, encore emplie de fumée et de carnage.

— El Modhy échappe!... A cheval! crie Ali de toutes ses forces en courant sur les traces du Maure.

Celui-ci se retourne sur sa selle. Un sourire cruel découvre ses dents de loup; il vient de reconnaître le chétif adversaire acharné à sa poursuite, l'enfant qu'il a déjà failli tuer. Sa main saisit un long pistolet tout chargé dans les fontes... Le coup part.

Ali s'abat dans le sable brûlant.

CHAPITRE III

LA RÉVOLTE DU CAIRE

Lequelc sortait de l'hôpital d'Ibrahim-Bey, place Esbekiech, à l'extrémité est du Caire. Le quartier général se trouvait installé là; Yves s'y était donc rendu pour donner quelques détails sur le désastre naval d'Aboukir, dont il était un des rares survivants. Mais Bonaparte n'était pas encore de retour d'une courte expédition à l'extérieur de la ville. La désillusion ressentie par le marin fut compensée par la vue d'un jeune garçon qui s'élança à sa rencontre :

— Toi, Ali!

— Oui, maître, c'est moi.

— Maître?... Ne suis-je pas ton père?

— Oh! toujours! mais vous avez bien failli ne plus avoir de fils. Sans Larrey, un grand médecin — le plus grand médecin de toute l'armée — la balle d'El Modhy m'empêchait pour jamais de vous revoir. J'en ai été quitte pour trois semaines de lit et comme, grâce à Dieu, les soins prodigués m'ont préservé de la gangrène, me voici debout et prêt à combattre à vos côtés.

— Bien dit, mon fils! Tu as donc rencontré à nouveau El Modhy sur ta route?

— Oui, mais cette fois ce fut à la fin d'une bataille, alors qu'il prenait la fuite.

— Nous en voilà donc débarrassés!

— Je ne crois pas. Depuis trois jours, je cours les rues du Caire en quête d'informations et j'ai tout lieu de penser que le maudit se cache dans la ville. Il y a trop de conciliabules mystérieux dans les mosquées, dans les cafés, dans les boutiques. Le Divan égyptien a bien reconnu l'autorité du chef des Francs, mais les Turcs possèdent encore bon nombre d'espions et d'alliés. Il faut veiller, car l'époque des fêtes approche et Dieu sait ce qui peut se produire au milieu de tout ce bruit et dans cette foule.

Ils se parlaient ainsi en suivant des rues étroites, calculées de manière à être le plus possible à l'abri des rayons du soleil. C'était un labyrinthe véritable pour quiconque n'était pas né dans la vieille cité

et vouloir y faire la police paraissait dès l'abord chimère véritable. Un peuple étrange s'y bousculait qu'Ali essaya d'analyser aux yeux inexperts de son ami.

Ces hommes portant d'amples et longs vêtements, avec une longue barbe, la tête couronnée d'un turban, c'étaient les dignitaires de l'Etat; les gens de la classe ordinaire ne portaient pas un turban, mais une calotte. Les Mameloucks aux moustaches tombantes étalaient de somptueux dolmans et d'énormes pantalons. Les artisans se contentaient d'un caleçon sous une blouse de toile bleue tombant jusqu'aux genoux. Quant aux fellahs, c'est-à-dire le menu peuple, sa vêtue se composait uniquement d'une sorte de jaquette qui laissait les jambes nues. De loin en loin, une femme à la démarche pesante et mal assurée, offrait le mystère de son visage voilé percé de deux trous ronds à l'endroit des yeux.

— Certes, plaisanta Lequellec, si El Modhy veut circuler librement et sans risques, il n'a qu'à se déguiser en femme.

— Ne ris pas, supplia Ali. Qui sait? peut-être en ce moment, le traître est-il en train d'aiguiser le poignard avec lequel il rêve de nous tuer tous...

Une éclatante sonnerie de clairons retentit tout à coup.

— Ali Bonaparte est de retour! s'écria l'enfant. Veux-tu voir le général.

Les deux amis se précipitèrent vers l'hôtel de l'état-major.

Le général en chef descendait à peine de son dromadaire lorsqu'il aperçut Lequellec. Son sourcil se fronça.

— Il n'y a plus un vaisseau où poser mes bottes, général, dit simplement le marin. Je suis en droit de me présenter devant vous, puisque la mort m'a dédaigné.

— Aboukir est donc bien réellement un désastre, prononça lentement Bonaparte.

Puis, jetant sur les assistants un regard ferme, il ajouta :

— Nous n'avons plus de flotte!... Eh bien! il faut rester ici ou en sortir grands comme les Anciens!... Venez, lieutenant!

Quand ils se trouvèrent seuls dans le cabinet de travail du général, Yves comprit l'interrogatoire muet du regard de son chef.

— Hélas! dit-il, ce n'est que trop vrai, il n'y a plus de flotte, et pourtant chacun a fait son devoir, tout son devoir. Nelson nous a accablés de toutes ses forces réunies et aussi de son génie. Ce n'est pas faire son éloge que de lui rendre justice. C'est un grand amiral.

— Brueys?

— Mort à son poste. Il soutint un combat terrible et longtemps indécis. Il s'est bien vengé sur les Anglais. Atteint de deux blessures, il refusa de se faire panser en disant : « Un amiral français doit mourir sur son banc de quart! » Un de ses matelots, qui se trouvait sur le même canot que moi, prétend qu'il a expiré au moment où l'*Orient* sautait avec lui... Mais sur le *Tonnant* nous ne pouvions penser à autre chose qu'à nous occuper de l'ennemi. L'affaire a duré tout le jour et toute la nuit. Dupetit-Thouars, lui aussi, est entré dans l'immortalité par une fin héroïque. Affreusement mutilé par un boulet et se sentant mourir, il se fit mettre dans un tonneau de son pour arrêter l'effusion de sang et continuer à donner ses ordres. Son dernier cri a été : « Equipage du *Tonnant*, n'amenez jamais votre pavillon! » Nous n'avons pas amené, car, avant de couler, notre vaisseau était rasé comme un ponton. J'ai sauté à la mer et, par miracle, j'ai été recueilli par une chaloupe qui

a pu échapper à la poursuite et à la recherche des Anglais, grâce à l'obscurité. Je vous apprends que 3.000 hommes environ ont pu ainsi gagner la terre et que je me suis empressé de les diriger sur le Caire, où ils seront un précieux renfort pour l'armée... Mais personnellement, si vous le jugez bon, j'aimerais rechercher certaines gens qui pourraient bien nous susciter des troubles locaux.

— Lequelc, je vous tiens pour un vaillant soldat et pour un esprit passablement délié. Ali m'a déjà touché quelques mots des sourdes menées de certains janissaires et de son ennemi particulier El Modhy. Vous avez carte blanche pour prévenir et, au besoin, punir ces mutins. Pour nous, continuons cette parade et préparons la fête du Nil.

Elle eut lieu le 18 août, cette fête. Bonaparte et le pacha Aboubokir, gouverneur de la ville, se placèrent sous un pavillon magnifique. Les canons tonnaient, les musiques jouaient, tandis que plus de 200.000 Egyptiens s'élançaient dans de minces et fines felouques, admirablement peintes et ornées de dais et de draperies. Les officiers de l'état-major lancaient des pièces de monnaie dans le grand canal à peine ouvert, et d'habiles plongeurs se précipitaient pour les repêcher sur-le-champ. Le Nil et les canaux disparaissaient sous une foule d'embarcations d'où s'élevaient incessamment les chants et les acclamations.

Perdus dans la foule, Lequelc et Ali étudiaient les faits et gestes de cette multitude.

— Eh bien! disait le marin. Vois-tu la joie de cette assemblée. Entends-tu l'expression de son bonheur?... L'Egypte nous aime, l'Egypte nous adopte.

— Tu ne connais pas notre langue, mattre, et tu ne saisis pas tout ce que tu entends. Oui, le peuple est avec nous; mais les cheiks et les imans écoutent encore d'une oreille bien trop favorable les appels à la révolte. Je ne serais pas surpris de voir un soulèvement imprévu éclater brusquement dans la ville. Crois-moi, il y a des poignards cachés sous toutes ces fleurs.

Cependant, les fêtes se succédaient, celle de l'anniversaire de la naissance du Prophète et celle de l'anniversaire de la République. Rien ne vint troubler le calme absolu de ces réjouissances. Au contraire: Ali, malgré sa défiance, était dans l'obligation de rapporter au quartier général les chants entendus dans les mosquées et ces chants étaient des louanges envers les Francs.

— Réjouissez-vous, ô fils des hommes, de ce que le grand Allah n'est plus irrité contre vous! Réjouissez-vous de ce que sa miséricorde a amené les braves de l'Occident pour vous délivrer du joug des Mameloucks! Que le grand Allah bénisse le favori de la victoire! Que le grand Allah fasse prospérer l'armée des braves de l'Occident!

Mais Ali et Lequelc ne devaient pas tarder à apprendre combien ces apparences étaient trompeuses.

Un soir, revêtus du costume local, tous deux s'étaient engagés dans le labyrinthe des ruelles du vieux Caire et observaient, à l'accoutumée, les allées et venues de la foule. Leur attention fut attirée par un rassemblement considérable de peuple autour d'une borne. Du haut de cette tribune improvisée, un orateur lançait des phrases incendiaires et les fils des hommes paraissaient prendre un plaisir extrême à écouter ce discours haineux et plein d'appels à la révolte.

En dépit des haillons qui le faisaient ressembler à un Bédouin revenant d'un pèlerinage à la ville sainte de la Mecque, l'orateur de carrefour gardait un air autoritaire qui décelait un homme habitué à com-

mander. Oui, c'était bien là un chef. Lorsque la flamme dansante d'une torche permit d'apercevoir à peu près nettement les traits de son visage, Ali tressaillit et glissa dans un souffle à l'oreille de Lequelles :

— El Modhy!... Silence, ami, ou nous sommes morts!

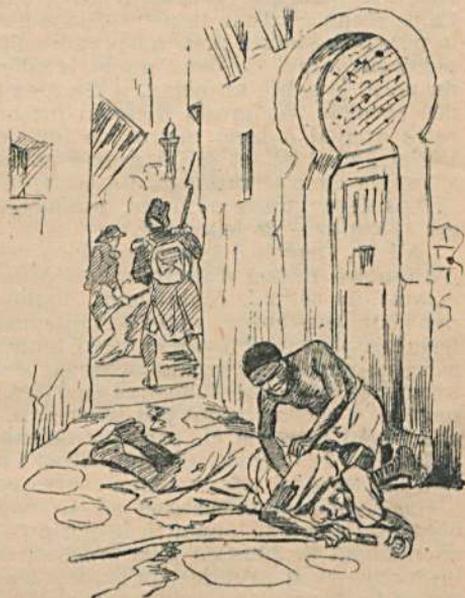
Le Maure, en effet, n'avait pas quitté Le Caire depuis la bataille des Pyramides; pas un jour ne s'était écoulé sans qu'il n'eût noué une intrigue nouvelle, lançant ses espions sur toutes les pistes, tenant les Anglais au courant des moindres mouvements de l'armée française, soufflant la révolte dans le cœur de tous les Musulmans de quelque influence, étendant dans l'Égypte entière un réseau invisible et puissant d'ennemis dans lequel Bonaparte et ses troupes devaient rapidement se prendre et périr. Pour l'instant, jetant le masque, il payait de sa personne en parlant directement à la foule, une foule fanatisée contre l'envahisseur. Sa parole ardente jetait les phrases mortelles :

— Le peuple des Francs — Dieu veuille détruire son pays de fond en comble! — est une nation d'Infidèles obstinés et de scélérats sans frein... Ils regardent le Coran, l'Ancien Testament et l'Évangile comme des fables... Dans peu de jours, des troupes aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre, en même temps que des vaisseaux aussi hauts que

des montagnes couvriront la surface des mers; car voyez comme ces Francs se sont rendus odieux, puisque les habitants des autres pays de l'Europe, et les Anglais en particulier, ne les peuvent plus regarder que comme des ennemis... Vous avez donc des alliés dont la puissance est infinie. Mais, s'il plait à Dieu, c'est à vous qu'est réservé de présider à l'entière destruction des Francs. L'heure est venue. Levez-vous et jetez-vous sur ces perfides qui veulent asservir votre pays. Comme la poussière que les vents dispersent, il ne restera plus aucun vestige de ces Infidèles; car la promesse de Dieu est formelle : l'espoir des méchants sera trompé et tous périront. Aux armes, donc! L'instant de la libération est arrivé. Gloire au Seigneur des Mondes!

Le dernier mot n'était pas achevé que la ruelle se trouvait emplie d'une foule gesticulante, dont les bras dressaient vers le ciel des armes aux reflets d'acier. Toutes les robes avaient jusqu'alors dissimulé poignards, fourches ou cimenterres.

— Cours prévenir Bonaparte! souffla Lequelles à Ali. Moi, je ne quitte pas El Modhy,



Ali fouillait les haillons. (p. 17).

— Trop tard, maître... Dans dix minutes, la ville entière sera en complète révolution. Courons plutôt prévenir le général Dupuy, qui loge à deux pas d'ici.

— Tu as raison; Dupuy est le chef de la place.

Mais c'était aussi un homme d'une audace rare. A peine eut-il entendu le marin qu'il prit juste le soin de s'armer. D'un bond, il fut dans la rue, se refusant à écouter les sages conseils du petit fellah. Les torches des insurgés éclairaient les avenues et la multitude emplissait le Caire d'une clameur immense, la population tout entière se ruait vers le quartier général pour surprendre l'état-major. Dupuy s'élança intrépidement, suivi de deux guides seulement. Sans mesurer l'immensité du péril, le sabre au poing, il chargea intrépidement. Au premier rang des révoltés, un grand Bédouin attendit impassiblement que le téméraire arrivât à trois mètres de lui; puis, d'un geste rapide comme l'éclair, un pistolet jaillit à son poing; le coup de feu éclata. Dupuy s'écroura dans le ruisseau. La balle lui avait traversé le cœur.

Les deux guides se firent massacrer sur place, en tentant de protéger le cadavre de leur chef.

Ali et Lequellec couraient dans les ruelles obscures pour essayer d'atteindre l'hôtel d'Ibrahim. Le coup de feu d'El Modhy avait été comme un signal. Maintenant, toute la ville était illuminée. Excités par les cheiks et les imans, les Egyptiens juraient par le Prophète d'exterminer tous les Francs et, pour tenir leurs serments ils commençaient à massacrer les Français isolés ou ceux qui, imprudemment, s'étaient aventurés dans des demeures écartées. Mais ce commencement de carnage ne s'accomplissait pas en silence, car les braves soldats vendaient chèrement leur vie et, par leur défense farouche, alertaient les postes et le reste de l'armée. Bientôt, Ali et Lequellec surent dans quelle direction ils devaient orienter leur course pour rejoindre Bonaparte.

Le commandant en chef se trouvait là où l'action serait la plus chaude. Le canon tonnait à la porte de Boulak; les feux de pelotons se succédaient de plus en plus proches, de plus en plus rapides. Pour si imprévue et si prompt qu'eût été l'attaque, la riposte n'en était pas moins foudroyante et meurtrière. Les Francs, qu'on croyait surprendre, se tenaient donc sur leurs gardes et la révolte ne devrait somme toute compter au lieu d'un égorgement général, que sur le massacre d'une dizaine d'imprudents. La ruée des insurgés se heurtait maintenant à un mur de feu devant lequel elle tourbillonnait fauchée incessamment et uniquement soutenue par la voix acharnée d'El Modhy enragé de fureur. Bientôt, la masse des assaillants reflua en désordre; Ali se coula le long des murs pour se rapprocher de son ennemi et tenter de lui barrer le chemin de la fuite. Et c'est alors qu'il vit...

Un vieillard une sorte de muezzin haillonieux, quitta l'abri de la porte derrière laquelle il se dissimulait et s'approcha du chef maure. Celui-ci arrêta ses invectives pendant une seconde et porta la main à son front en signe de respect. Le vieillard tendit un papier... et s'écroura sur le sol, frappé d'une balle. El Modhy fit un bond en arrière. Mais déjà les grenadiers arrivaient sur lui, la baïonnette haute. Rapide, son poignard écarta les pointes mortelles et il disparut dans l'ombre. Une fois de plus, le maudit échappait. Mais, penché sur le cadavre du vieillard, Ali fouillait les haillons sanglants; bientôt ses doigts découvrirent ce qu'ils cherchaient : un morceau de papier, le frère de celui que le muezzin avait remis au Maure.

Cependant, à la tête des troupes, Bonaparte poursuivait en personne

les révoltés. Ceux-ci tentaient de se rassembler et, grâce au nombre, ne désespéraient pas d'accabler leurs ennemis dans une effroyable guerre de rues. Leur point de ralliement était la grande mosquée, devant laquelle ils se trouvèrent bientôt réunis au nombre de plusieurs milliers. Ils firent face alors pour entamer la lutte décisive.

Mais, à ce moment, se produisit un phénomène extraordinaire qui frappa de terreur l'imagination ardente des fanatiques : le ciel se couvrit de nuages et le tonnerre gronda. Ignorants et superstitieux, les Musulmans virent là une menace céleste et, fous de terreur, jetèrent bas les armes en implorant la clémence de leurs ennemis. Quelques hommes désespérés parvinrent jusqu'aux pieds de Bonaparte, qu'ils seraient dans leurs bras en demandant quartier.

— Il est trop tard! répliqua le jeune général d'un ton ferme. Vous avez commencé, c'est à moi de finir.

La foule se roula sur le sol en proie à une épouvante sans bornes. Pour elle, nul de ceux qui se trouvaient là ne verrait luire l'aube du lendemain. Mais Bonaparte, merveilleux de présence d'esprit et de diplomatie orientale, se contenta de faire canonner la mosquée, qui ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines, et il épargna toutes ces vies humaines. Il étouffait ainsi pour jamais les révoltes futures par une générosité inconnue dans l'Orient.

Une heure plus tard, le commandant en chef rassemblait dans son cabinet les chefs des cinq divisions et leur donnait ses ordres pour les opérations à venir, dont la première était la conquête de la Syrie. Le Lion des Pyramides se tenait à ses côtés. Nello Sargy entra soudain et annonça que le vieux cheik Sadah était pris.

— Faites-le entrer, dit Bonaparte.

— Qui est ce Sadah? demanda Kléber.

— Le chef de la révolte.

Le vieillard se précipita dans la salle et vint baiser la main du conquérant. Le général le releva, en souriant.

— Que dois-je croire? demanda-t-il. Es-tu l'ami qui se tenait près de moi lors de la fête du Nil ou l'ennemi de cette nuit?

— J'ai été entraîné... c'est ce fourbe d'El Modhy...

— Je sais, je sais... mais une autre fois pense davantage à mon amitié et à ma puissance. Va; rentre dans ta maison et n'oublie pas que tu es dans la main d'Allah. Lui seul est grand.

Kléber était stupéfait.

— Eh quoi! dit-il, vous n'avez pas fait fusiller ce rebelle?

— Non. Ce peuple nous est trop étranger; il lui faut des chefs. Je préfère des hommes comme celui-ci que des Mourad Bey ou des El Modhy. Le sang de ce vieillard pouvait demander vengeance. N'oubliez pas cela, Kléber, vous l'homme généreux, si un jour vous êtes appelé à commander dans ce pays... Vous avez quelque chose à me communiquer, Lequellec, et toi aussi, Ali.

— Nous allons vous quitter, général, répondit fermement le marin. Les circonstances sont telles que notre place n'est plus au Caire. D'ailleurs, vous-même allez partir en expédition.

— C'est vrai. Mais où voulez-vous aller, lieutenant?

— Nous ne savons encore, mais nous découvrirons l'homme au bout de notre piste. Nello Sargy vient de traduire un document qu'Ali a trouvé sur le cadavre d'un émissaire turc. Cet émissaire avait auparavant communiqué avec El Modhy, sans doute pour lui donner des ordres.

— Eh bien?

— Eh bien, voilà ce que contient le document : « El Modhy se rendra à Alep. C'est à Alep qu'il trouvera l'homme et son poignard. Allah est grand! Hassan. » Comprenez-vous, général?

— Je comprends parfaitement. Mais je ne suis pas Henri III et ils vont bien loin chercher un Jacques Clément. N'importe, il ne s'agit pas seulement de moi et vous avez raison, Lequellec. Je puis disparaître, retourner en Europe, que sais-je? Le saut de l'armée est entre vos mains... et puisque le danger est là où se trouve El Modhy, vous partirez donc tous les deux pour mettre hors d'état de nuire ce bandit, auquel nous sommes déjà redevables de l'échauffourée de cette nuit. Mais revenez, revenez... Votre perte me serait trop cruelle.

— El Modhy n'attendra pas à votre vie, j'en fais le serment! s'écria Ali avec enthousiasme.

— Le sort des hommes est entre les mains de Dieu! Ne jure pas, petit. Pars et fais ton devoir.

L'entretien était terminé. La lourde portière retomba sur Bonaparte qui s'absorba aussitôt dans l'étude d'une carte de cette Syrie où il allait porter l'éclat de son nom et de ses victoires.

Deux heures plus tard, méconnaissables sous leur déguisement de Bédouins nomades, Lequellec et Ali prenaient dans le désert cette piste d'Alep sur laquelle El Moudhy les précédait de quelques kilomètres seulement.

CHAPITRE IV

LA CONSPIRATION

Ali marchait avec la plus extrême prudence dans les rues de l'antique cité d'Alep. Des mois s'étaient déjà écoulés depuis son arrivée en compagnie de Lequellec et il n'ignorait plus rien des mystères de la ville.

Le message trouvé sur le corps du vieux muezzin, tué lors de la révolte du Caire, ne les avait pas trompés : c'était bien ici le centre des intrigues turques. Seulement, il était presque impossible de les déjouer et même de les connaître, tant la police était sévère; elle avait à sa tête un Kady, sorte de fanatique, dont la finesse était remarquable et dont il fallait se défier à l'extrême. Nul étranger ne pénétrait dans Alep sans que le Kady ne les vint examiner en personne; aussi avait-il fallu au jeune fellah et à son ami une habileté remarquable pour échapper à la surveillance du chef de la police.

Le stratagème avait été simple, mais demandait une attention sans relâche pour ne pas se trouver dévoilé. Ali avait prétendu qu'il s'était échappé du Caire pour se soustraire à une mort certaine, puisqu'il avait participé à la révolte contre les Francs. Au cours de son voyage dans le désert, il avait fait la rencontre de l'homme qui l'accompagnait, un marin de la flotte ennemie, détruite à Aboukir. Cet homme était sacré, nul ne pouvait attenter à sa vie ou l'emprisonner, puisqu'il était fou. Sans doute, après s'être trouvé jeté à la côte, lui avait-il fallu errer dans l'immense solitude des sables embrasés et là le soleil avait achevé



— *Tiens, Yassyn, garde-le... (p. 21).*

l'œuvre commencée par les privations. L'esprit du Français s'était égaré; maintenant, il n'était plus qu'une pauvre chose, une vie réduite à la charité des autres humains.

Lequel jouait son rôle à merveille. Nu, hormis un pagne autour des reins, le visage mangé par une barbe hirsute, le corps bronzé sous les rayons de l'ardent soleil, il errait de carrefours en carrefours, le regard éteint, en apparence inoffensif et détaché de toutes les vicissitudes de la vie normale. Rapidement, le peuple s'était habitué à couvoyer ce simple d'esprit, cette épave d'un grand désastre et, dans sa ferveur religieuse, chacun versait un peu de nourriture dans la sébile de l'être dépourvu de raison. Il vivait donc au grand jour, parfaitement méconnaissable, mais les oreilles grandes ouvertes pour surprendre, dans le moindre dialogue, les mots imprudents qui le mettraient sur la trace des conjurés.

Car, et c'était pour cela qu'il restait à Alep en acceptant l'abjection de son rôle, il ne pouvait douter que la trame sanglante tissée par El Modhy était loin d'être déchirée, bien au contraire. Au début de son séjour, il avait maintes fois aperçu le chef maure passant au galop à la tête de ses cavaliers, et l'ancien Mamelouk n'avait pas fait attention à ce pauvre diable vautre dans le ruisseau. Puis, El Modhy avait dis-

paru de la ville et bientôt la rumeur publique apprenait au marin les victoires que Bonaparte remportait en Syrie. Après l'abandon du siège de Saint-Jean-d'Acre, Lequellec fut sur le point de s'évader et de rentrer en Egypte, mais un mot d'Ali le retint à son poste.

— El Modhy a dit qu'il reviendrait, et l'homme est toujours ici.

Ali vivait dans une autre sphère. Sa qualité de rescapé de la révolte du Caire lui avait valu une considération flatteuse, trop flatteuse même; il était à craindre pour le jeune garçon que sa réputation ne vint aux oreilles de son ennemi et que celui-ci ne fût pris soudain du désir de faire la connaissance d'un témoin d'événements auxquels il s'était lui-même trouvé mêlé. Ali prit son parti, un parti héroïque. Il fallait gagner du temps et se faire oublier. Le lendemain de son arrivée, une chute grave du haut d'un escalier le faisait s'ouvrir le front dans la maison même du kady. Celui-ci, pris à la ruse, hospitalisait aussitôt l'enfant qui, le visage couvert de pansements, passait quelques semaines bien caché dans le plus retiré des appartements de la police. Nul n'irait le chercher là et, au surplus, qu'importait dès lors cet inconnu, hors d'état de proférer un mot, à un révolté assailli de préoccupations supérieures.

Mais la maison du kady était un poste d'observation merveilleux. De sa cachette, Ali ne tarda pas à découvrir les visages de ceux qui s'acharnaient à ruiner la puissance des Francs. Le pouvoir des Mameloucks était désormais détruit, mais celui des Osmanlis, des Turcs renaissait. Il s'en rendit compte en assistant, caché derrière une portière, à l'entrevue du chef des Janissaires de la ville, Yassyn, de Ahmed, l'aga, et du cheik des marchands de tabac. El Modhy, équipé en guerre, présidait l'entretien.

— Tu vas donc nous quitter, disait l'aga en s'adressant au Maure. Allah soit sur toi et qu'il te préserve... Mais, dis-moi, que deviendrons-nous, que deviendront la Syrie et l'Egypte lorsque vous aurez abattu la puissance d'Ali Bonaparte?

— N'êtes-vous pas assez forts pour prendre les rênes du gouvernement?... Vous faudra-t-il donc toujours des maîtres?

— Oui, El Modhy!... Personne dans le pays n'est fait pour gouverner; ce que tu appelles nos grands personnages ne sont que des ignorants, des hommes sans caractère, sans puissance. Il nous faut des étrangers pour nous diriger.

— Vous aviez les Mameloucks.

— Les Mameloucks ne sont plus assez nombreux aujourd'hui, les Osmanlis ne les craignent plus et s'en rendront tout à fait maîtres quand tu auras rejeté les Francs à la mer.

— Accepteriez-vous les Turcs?

— Nous accepterions un maître nouveau qui réaliserait, étant de notre race, les espoirs qu'Ali Bonaparte a fait naître... Un homme de notre race qui réunirait dans ses mains les destinées de l'Egypte et de la Syrie libre!

— Cet homme existe, répliqua El Modhy, dont l'œil étincela. Dans quelques jours, je serai dans Saint-Jean-d'Acre et, moi vivant, la place ne sera plus prise. Si j'en reviens, l'étoile du conquérant blanc ne brillera plus que d'un bien faible éclat dans le ciel de l'Orient. Alors, vous me reverrez.

Il se tourna brusquement vers le Janissaire :

— Yassyn, l'homme est-il trouvé?

— Depuis des mois, maître... Mais l'heure n'est pas venue,

— C'est bien. Je ne veux pas encore connaître son nom, et que m'importe son nom si je dois mourir vaincu... Mais, si je reviens vainqueur, Yassyn, amène-moi l'homme... Après, je vous présenterai le chef de votre race qui pourra régner ici en dépit des Francs, des Osmanlis et des Mameloucks.

Le cheik des marchands se précipita aux pieds d'El Modhy et les baisa :

— Va, dit-il. Nous le connaissons déjà. Le peuple a foi en toi. Défais les Infidèles, seigneur, et nous saurons supprimer tes ennemis...

Alors, le Maure arracha un long poignard de sa gaine d'acier et le tendit au Janissaire :

— Tiens, Yassyn... Garde-le. Tu le remettras à l'homme que je choisirai pour abattre le chef franc que je choisirai aussi.

De sa cachette, Ali avait entendu tout cela; mais il ne s'était pas trop inquiété, le péril couru par les chef de l'armée française ne lui paraissant pas imminent. D'autre part, il ne fallait pas songer à quitter Alep, puisque c'était dans cette ville que vivait « l'homme » — le terrible inconnu qui, à l'heure choisie, devait accomplir l'œuvre de mort. Donc, il importait de prendre patience et d'attendre le retour d'El Modhy.

Or, il s'était fait désirer pendant de nouveaux mois, ce retour. Les deux amis avaient appris, par la rumeur publique, la succession d'événements sensationnels qui agitaient l'Egypte. D'abord, le siège de Saint-Jean-d'Acre avait bien été un échec pour Bonaparte; mais la victoire du Mont-Thabor et celle d'Aboukir avaient rapidement rétabli son prestige oriental. En cela résidait sans doute la raison empêchant le Maure de revenir à Alep et de confier à l'assassin le poignard de la haine... c'était cela ou...

Maintenant, Ali courait dans les rues à la recherche de Lequellec. Deux nouvelles le bouleversaient et ce fut hors de souffle qu'il glissa à l'oreille de son ami, le faux aliéné :

— El Modhy est de retour!

Un rapide battement des paupières prouva à l'enfant que le marin saisissait toute la gravité de la nouvelle. Le fellah ajouta d'une voix étranglée :

— Ali Bonaparte a quitté l'Egypte le 24 août 1799!

Lequellec s'adossa au mur comme si un éblouissement soudain le terrassait.

Bonaparte abandonnant sa conquête!

— Maître, maître..., poursuivit Ali d'une voix angoissée, il faut agir. Bien du temps s'est écoulé depuis le retour du chef en Europe, et pourtant El Modhy n'était pas revenu ici. Que faut-il croire?

— Il faut croire, prononça l'officier d'une voix altérée, il faut croire que le général a jugé son œuvre suffisamment avancée pour la pouvoir confier aux mains d'un lieutenant... Il faut croire aussi qu'il compte sur nous pour veiller, dans le cœur même de cette ville où vivent ses ennemis les plus acharnés. Il faut croire que notre service commence seulement et que, ayant reçu des ordres de la bouche même de notre chef, il faut les exécuter ou mourir.

— C'est vrai... Mais comment déjouer le complot; car, dès l'instant qu'El Modhy est de retour, nous devons tout craindre.

— Loges-tu toujours chez le kady?

— Non; je me suis fait admettre chez Yassyn, le chef des Janissaires, en qualité d'écrivain arabe. Yassyn est le séide du Maure, celui

auquel il a confié le poignard et qui prétend avoir découvert l'homme.

— Le futur assassin?

— Oui.

— Tu es merveilleux, fils... Pourras-tu me faire pénétrer, cette nuit, dans la maison de Yassyn?

— Facilement. Tu n'auras qu'à marcher dans la ruelle qui court derrière la mosquée; à main droite, dans le mur, tu verras une poterne; cette porte sera ouverte par mes soins et simplement poussée; derrière, tu verras une cour puis la maison avec un escalier extérieur. En haut, se trouve la salle de réunion. Sois au sommet de l'escalier et tu entendras ce qui sera dit; mais, sans doute m'appellera-t-on pour remplir l'emploi de ma charge et écrire sous la dictée.

— Ne crains-tu pas d'être reconnu par El Modhy?

— J'ai grandi, maître, depuis nos dernières rencontres et, au surplus, ne faut-il pas courir quelques risques? Allah me protégera.

— C'est bien, Ali. Fais ton devoir et je ferai le mien.

Les ombres de la nuit enveloppaient Alep lorsque les conjurés se trouvèrent rassemblés dans la demeure du Janissaire. C'était un spectacle surprenant et propre à impressionner des âmes vulgaires ou à exalter des cœurs fanatiques. Une pâle clarté tombait de rares flambeaux fixés dans le mur. Quelques hauts dignitaires, cheiks et agas, se tenaient assis sur des coussins au pied d'une sorte d'estrade. Là, debout dans son costume guerrier, se dressait El Modhy, la main sur la garde de son cimeterre, le regard flamboyant. Accroupi dans un coin et le front baissé, Ali se penchait sur les feuillets qu'il devait couvrir d'une écriture pressée. Soudain, la voix du Maure s'éleva, rauque et majestueuse :

— Cheiks, dit-il, le jour de la grande libération est venu. Je vous avais promis de revenir parmi vous et me voici. Je devais être vainqueur, et je le suis... Dites-moi, où se trouve cet Ali-Bonaparte qui devra soumettre l'Egypte et la Syrie, l'Orient tout entier sous sa domination?... Il a fui, oui, il a fui, car il était à notre merci en dépit de toutes ses prétendues victoires. Ce peuple ne voulait pas de lui et les Francs fondaient à vue d'œil à ses côtés. Une forteresse s'est présentée sur sa route et il a joué sa destinée sur sa prise. Saint-Jean-d'Acre lui a résisté et, dès lors, l'ambitieux a songé qu'il lui fallait quitter cette terre qui le reniait pour son maître. Les Anglais se sont trouvés trop heureux de l'aubaine; la flotte des Francs est détruite, que leur importe le reste, à eux qui ne voient d'empire autre que l'océan. Les Turcs, les Mameloucks?... vous l'avez dit vous-mêmes, leur puissance est terminée. Puisqu'un jour vous avez songé à vous choisir un roi de votre race, la race antique et merveilleuse des Pharaons et des Maures, de ceux qui surent vaincre les légions romaines et faire trembler par leurs invasions tous les peuples d'Espagne, puisque vous avez songé à vous donner un roi, faut-il que je rappelle ces souvenirs à vos mémoires?

— Non, non...

— Je sais, vos cœurs sont purs. Mais quel lien nous unira tous? Cela, vous l'ignorez; j'en connais un, pourtant : le lien du sang. Tranchons net. Je veux être votre maître, entendez-vous, je veux être votre roi! Il faut que je sois votre autan que vous serez miens. Un crime doit nous unir, un crime qui étonnera le monde entier par sa grandeur et qui me hissera à la place même que je dois occuper. Que suis-je, je vous le demande, si demain on apprend qu'El Modhy a été sacré par quelques notables réunis dans une humble maison d'Alep? Rien de plus

qu'un aventurier jouant timidement sa chance et qu'un souffle peut renverser... Mais si, au contraire, un coup de tonnerre éclate; si, à défaut de Bonaparte, le chef actuel des Francs, tombe sous les coups de mon poignard; si l'homme que j'ai choisi proclame : « J'ai obéi aux ordres de mon roi, El Modhy; deux millions d'hommes en auraient fait autant! » alors je suis vraiment le maître, et je puis vous porter tous à des sommets que vous n'avez osé rêver.

« Ecoutez encore. Celui qui doit périr n'est pas un adversaire vulgaire. C'est le bras droit même de ce conquérant que je n'ai pu atteindre. Celui-là, je l'ai vu dans la mêlée, et c'était presque un dieu. Sa cri-nière est celle d'un lion, et, comme un lion, il rugit. Jamais homme n'a mieux mérité que lui ce titre : le Sultan Fort! Vous le voyez, je l'estime à sa valeur vraie. Aussi, je le dis sans ambage, si vous n'avez pas découvert l'homme capable d'abattre un tel guerrier, j'accomplirai moi-même l'œuvre... y dussé-je périr... y dussé-je perdre cette couronne que vous m'avez fait entrevoir. Parce qu'il est le plus grand et le plus noble des Francs, c'est pour cela que je le hais. Un de nous deux est de trop sur la terre... Non, ne croyez pas que ce soit un simple lieutenant du damné Bonaparte. Celui-ci savait bien ce qu'il faisait en lui confiant l'Egypte. La diplomatie n'est pas son fait, mais comme il sait faire tête! Les Anglais ont pu l'abuser pendant quelques mois, après le départ du commandant; mais, pour achever, ils lui ont fait de telles propositions de paix que son sang de lutteur s'est réveillé. Entendez son cri : « Soldats, on ne répond à de pareilles insolences que par des victoires! Préparez-vous à combattre! » Il dit, et gagna la bataille d'Héliopolis.

« J'étais là. J'espérais toujours que nous parviendrions à vaincre ces orgueilleux sur le champ de bataille. Mais, à présent, je sais. Tant qu'elle aura cet homme à sa tête, la poignée de soldats francs qui reste en Orient accomplira de telles choses que nous ne pourrions rien entreprendre. J'ai décidé. Il mourra.

Un silence tomba. Puis, soudain, la voix de Yassyn s'éleva, douce-reuse :

— Maître, l'homme est là... Sa vie n'est rien, la tienne est tout... Je vais lui parler et tu seras débarrassé de ton ennemi.

Rapide, il sortit de la pièce, pour rentrer quelques secondes plus tard, accompagné du kady et d'un homme que dissimulait un ample burnous.

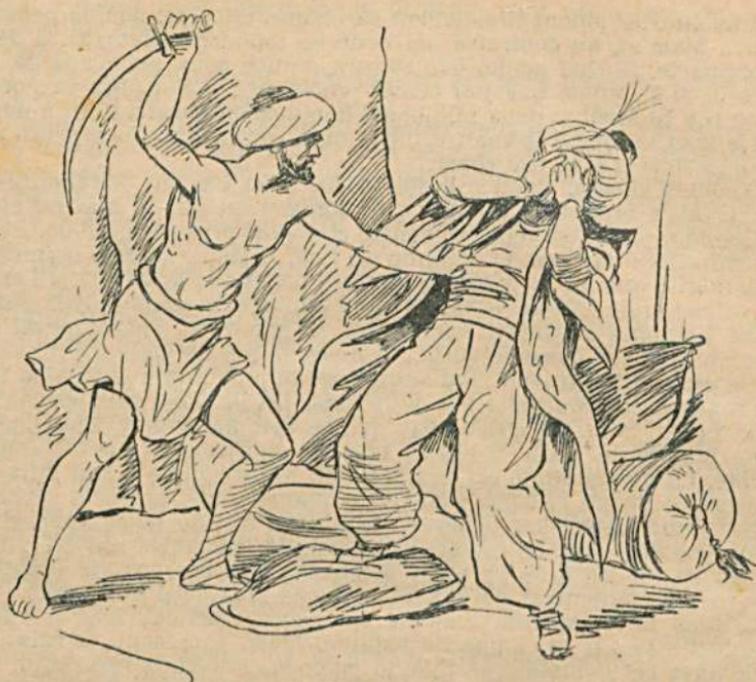
— Voici Soleyman! prononça tranquillement le Janissaire.

Ali fixa passionnément les yeux sur cet inconnu qui devait accomplir l'œuvre tragique. C'était un Syrien de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à la figure assez belle, aux traits nets. Il paraissait plutôt sympathique à la première vue et pourtant quelque chose d'exalté brisait dans son regard, une flamme ardente que laissaient filtrer les paupières brièvement relevées.

— Soleyman, commença le kady d'une voix sèche, te voici devant ton maître, El Modhy. De lui dépend la vie ou la mort de ton père.

— Mon père est innocent! clama Soleyman en se précipitant aux pieds du Maure. Seigneur! voici des semaines qu'on le tient emprisonné pour une faute dont il n'est pas coupable!

— Comment, pas coupable? reprit le kady. Ton père exerce le commerce du beurre et il a été pris en flagrant délit de fraude. Tu sais que c'est un crime punissable de mort. Dans sa mansuétude, El Modhy s'est contenté de donner des ordres pour qu'on tînt cet homme emprisonné jusqu'à son retour, ce que nous avons fait. Au surplus, il lui accorde un



— Meurs donc, assassin! (p. 26).

défenseur, le meilleur défenseur qui se puisse trouver, puisque c'est toi. Allons, dis-nous ce que tu peux faire pour sauver ce vil criminel.

— Ce que je puis faire?... Tout, tout, tout ce que vous me demanderez, mais ne faites pas périr mon père, cet innocent... Non, non Seigneur, il n'est pas coupable. Je suis lecteur à la grande mosquée, nul plus que moi ne respecte la Loi et les Prophètes. Par Allah! je le jure, je suis un instrument entre vos mains, si vous m'accordez la vie de mon père... Je ne sais plus comment je vis encore... la folie me guette... un père si cher, si adoré... oui, tout, je le ferai, je donnerai ma vie pour la sienne, je resterai en prison à sa place jusqu'à mon dernier souffle... Par Allah! je le jure... oui, tout!

El Modhy se tourna vers Soleyman et le regarda au plus profond de lui-même.

— Ton père est libre, dit-il. Tu voulais sa vie, je te l'accorde. Kady, que le prisonnier soit libéré sur-le-champ!...

Le chef de la police se précipita pour exécuter l'ordre reçu. Il disparut sous une portière.

Alors, d'une voix solennelle, le Maure reprit :

— Soleyman, tu es mon frère désormais. Tu avais quelque chose à me demander et je t'ai accordé ta requête... Mais.. mais tu as juré par Allah que tu m'accorderais à ton tour ce que je te demanderais. Ces paroles sont-elles sorties du bout de tes lèvres ou de ton cœur même?..

— Je suis lecteur à la grande mosquée, t'ai-je dit. Un serment sur le Coran est sacré... et je suis ton frère. Ah! serai-je assez heureux pour que tu aies besoin de ma vie?

— Ce n'est pas la tienne qu'il me faut. Sang pour sang, c'est celui d'un autre qu'il importe de répandre. Soleyman, le feras-tu?

— Le sang d'un autre?... Tuer?... El Modhy, tu as ma parole. Sur un ordre de toi, je tuerai.

— Réjouis-toi donc, ô frère, car je t'ai réservé la plus grande faveur pour un bon Musulman. Il s'agit d'un Infidèle.

— Son nom?... où est-il... la mort sur lui!

— Ta main ne tremblera pas? Ton cœur ne va pas défaillir quand tu sauras son nom?

— Mon père est sauf!... Qui désormais pourrait m'émouvoir, et trouver ma pitié?

— Allons, c'est bien... Yassyn!

Le Janissaire approcha, le poignard d'acier au poing. El Modhy le lui arracha d'un geste vif et le tendant à Soleyman :

— Tiens, dit-il... Toi seul es digne de le porter. Avec lui, tu frapperas, tu tueras Kléber, le Sultan Fort, mon ennemi.

Le fanatique saisit la lame, la baisa longuement et se prosterna en disant :

— Maître, Kléber est mort depuis ce baiser et cette minute.

Maintenant, la salle est silencieuse, les cheiks ont emmené Soleyman le fils fanatique, pour lui fournir un dromadaire rapide sur lequel il pourra entreprendre le voyage du Caire et enfin accomplir l'arrêt du destin.

Seul, El Modhy est resté sur l'estrade, où il rêve.

Il rêve à cette couronne qu'il ceindra demain, lorsque le chef blanc rougira de son sang cette terre témoin de sa bravoure. Roi d'Egypte et de Syrie! Ni le Turc Hassan, ni l'Egyptien Mourad ne tiendront devant ses hordes d'affranchis auxquels il a promis grandeur et esclaves. Bientôt, le monde entier retentira de ses exploits. Et quand l'Afrique se sera courbée sous sa loi, il reprendra la grande entreprise de ses ancêtres, il retournera dans l'Espagne qui les a chassés; les bannières aux queues de cheval flotteront à nouveau sur les palais de Grenade et de Tolède; l'Europe entendra à nouveau proclamer la grandeur d'Allah et de son Prophète... Il fera...

Ses yeux qui regardent la muraille opposée dans une contemplation extatique, s'ouvrent soudain dans un étonnement prodigieux. Une portière vient de se soulever de la muraille et un homme entre dans la pièce.

Un homme nu!

Un pagne ceint son torse et il a les yeux fixés sur les yeux luisants du Maure. Le silence sur eux. Les pieds de l'inconnu glissent sans bruit sur les tapis. Bientôt, il toucha presque le visage d'El Modhy, dont pas un trait ne frémit. Le Maure est intrépide, à la limite de l'intrépidité.

Il sait, ce croyant, qu'il a rêvé des choses merveilleuses et impossibles et que, maintenant, il va mourir, là, de la main de cet homme nu, de ce mendiant. Un sourire dédaigneux flotte sur sa lèvre, et il murmure :

— Allah seul est grand! Sa main soit sur moi!

Des minutes tombent sans que les deux étrangers partenaires de cette scène fassent un geste ou abaissent les paupières sur leurs yeux qui se

scrutent. Il y a une sorte d'hallucination dans ce spectacle étrange d'un guerrier rutilant d'acier et d'armes impassible devant ce gueux muet. Soudain...

El Modhy a voulu rompre le charme de cette immobilité qui suspendait la vie sur le groupe. Sa main a saisi la poignée du cimenterre et a tiré le glaive pour frapper. Mais le bras est retombé. Le Maure a reconnu cet étranger et il murmure :

— Le Franc d'Alexandrie!... Le sauveur d'Ali!

Soudain, une fureur nouvelle le saisit. Puisque l'heure de la mort est venue, — cela il le sait, c'est écrit au Livre de la Vie, — du moins entraînera-t-il cet imprudent avec lui dans la tombe. Ainsi, il y aura le même poids dans les deux plateaux de la balance : Kléber et Soleyman, El Modhy et...

La lame luisante frappe dans le vide. D'une souple flexion du torse, Lequeléc a évité le coup mortel; sa main s'ouvre et lance ce qu'elle contient dans les yeux du Maure. Peu de chose, de la poussière ramassée dans la cour de la maison, la seule arme qu'il ait pu se procurer.

Avec cette poussière, il a vaincu.

Aveuglé, lâchant le cimenterre qui roule sur le sol, El Modhy retombe sur les coussins de l'estrade et il entend la voix de l'ennemi, de celui qui ne l'accompagnera pas dans le grand voyage.

— Meurs donc, assassin plus lâche que l'assassin que tu viens de créer... Kléber sera sauvé, et par moi!

Un éclair bref du cimenterre que Lequeléc a ramassé. C'est fini. Dans Alep, cette nuit, un homme est mort dont la haine survit, emportée vers le Caire par l'humble Soleyman.

CHAPITRE V

LA MORT DU LION

— Vous avez tort, Kléber. Votre confiance en ces indigènes vous perdra. A vos yeux, tous ces Egyptiens sont de braves gens qu'il est facile de maintenir sous notre domination et, à la première occasion, vous vous payez le luxe de la clémence.

— Menou, les hommes du Delta sont de grands enfants qu'il faut éblouir à force de victoires et de fêtes, dont il faut se faire aimer en comprenant et en pardonnant leurs erreurs.

— Leurs erreurs! Il y a plus d'un an, Le Caire s'est révolté. Bonaparte lui a fait grâce. Mais cette magnanimité a-t-elle empêché Le Caire de s'insurger à nouveau, il y a deux mois à peine? Et le Sultan Fort n'a pas jugé bon de punir les chefs de ces mutins. Cela venait pourtant après notre victoire d'Héliopolis.

— Menou, Menou... ma faiblesse apparente a déjà recueilli ses fruits. Mourad-Bey est devenu notre fidèle allié.

— Lui?... Le vaincu des Pyramides assistait à la bataille, à la tête des Mameloucks. Il a chargé les Turcs en déroute, c'est vrai, et a fait

sa soumission. Mais il vous eût chargé de même et taillé en pièces, si le sort des combats vous eût trahi. A-t-il essayé de vous ouvrir les yeux sur ce complot fomenté dans la capitale et dont il ne pouvait ignorer les détails? C'est un Asiatique, un fourbe...

— C'est mon allié, et mon hôte. Aujourd'hui, je loge dans son hôtel de Gizeh, en attendant que le palais du quartier général, place Esbékieh soit réparé. Vous ne m'entendrez pas dire un mot malheureux sur ce soldat qui a su se battre et se soumettre loyalement aux lois de la guerre.

— Kléber! Kléber! il vous arrivera malheur. Quelle confiance aveugle est la vôtre! On vous voit sans armes cheminer à pied dans la rue, et n'importe qui peut vous parler, vous approcher. Il n'est de minute où je ne tremble pour votre vie.

Un bon sourire éclaira la face résolue du Lion des Pyramides.

— Que de soucis pour moi, mon bon Menoul... Ma vie est-elle donc d'un tel prix? Bonaparte, en me laissant ici, m'a chargé d'une mission : faire aimer la France libératrice des peuples. Je m'y efforce comme un homme de bonne volonté... Au surplus, ne sais-je point que vous êtes là pour suppléer à ma disparition? Le sort de l'armée ne serait pas dans de mauvaises mains. Mais, grâce à Dieu, je ne me tourmente point de noires chimères... Alons, Protin m'attend. Je ne veux pas le faire périr d'impatience.

— Toujours votre architecte!

— Toujours! et pour vous rassurer, je n'irai point seul au palais d'Esbékieh. Protin me tiendra compagnie.

— Adieu donc, général, la fortune aveugle celle qu'elle veut perdre. Kléber haussa les épaules et sortit en riant.

L'architecte Protin l'attendait au seuil de l'hôtel de Gizeh, et les deux hommes se mirent en route pour aller se rendre compte de l'état des travaux au Quartier général. La route était longue, et Protin eut tout le loisir d'entretenir le commandant des événements du Caire. La ville était parfaitement calme; on pouvait espérer une ère de tranquillité absolue pendant laquelle l'Égypte retrouverait enfin la liberté. Kléber, sa mission achevée, pourrait alors rejoindre Bonaparte en Europe.

Les deux promeneurs parvinrent enfin au terme de leur route. Le palais d'Esbékieh avait en effet subi bien des dégradations au cours des opérations militaires et des révoltes dont le Caire avait été le terrain. Mais une nuée d'ouvriers s'activaient à remettre toutes choses en état et, parmi eux, il en était un dont le zèle faisait vraiment plaisir à voir. Nul ne s'étonnait de sa présence, car, outre les équipes régulières,



*Le sultan Fort s'abattit, foudroyé...
(p. 28).*

de nombreux habitants de la ville venaient passer une heure au travail, pour donner ainsi une preuve de leur loyalisme.

Kléber sourit en le regardant et dit :

— Voilà un garçon dont la main est diligente. Il fait vite et bien sa besogne.

Puis, comme la grosse chaleur de la journée commençait, il entraîna Protin dans les jardins pour y chercher un peu de fraîcheur; ses pas le conduisirent jusqu'à la terrasse, d'où il pouvait contempler toute la ville à ses pieds.

— Eh bien! dit-il, voilà du bon travail. Comme ces ouvriers qui se hâtent de mettre de l'ordre dans la maison, nous avons fait diligence pour rétablir l'ordre dans ce beau pays. Allons, Protin, ces dernières semaines porteront leurs fruits. Que dites-vous de mon œuvre, monsieur l'architecte? Effacer les traces de l'invasion turque, entreprendre les premiers travaux d'utilité publique, corriger les abus, réorganiser les finances et fortifier l'armée en développant les formations étrangères, légions grecque, copte et syrienne, même les Mameloucks, même les noirs du Darfour, voilà bien de la besogne, et j'espère que ce peuple me tiendra compte d'une certaine bonne volonté. Ce sont des enfants, vous dis-je, de grands enfants. Il y a plaisir à se dévouer pour eux... Qu'est-ce donc?

Un homme venait de paraître sur la terrasse, l'ouvrier si actif remarqué par le général. Il avançait, plié en deux dans une posture humble, suppliante, et sa main tendait un mince feuillet de papier. Protin s'avança vivement vers l'homme, qui s'arrêta aussitôt.

— Laissez-le approcher, cria Kléber. C'est un de mes enfants, vous dis-je. Sans doute, a-t-il quelque requête à me soumettre.

Sans défiance, le bon géant prit le papier, l'ouvrit et commença à lire.

A peine eut-il le temps de déchiffrer la première ligne. Un bras brandissant un poignard sortait du burnous et frappait Kléber de quatre coups rapides. Les trois derniers étaient inutiles. Le cœur avait été traversé de part en part — ce cœur admirable qui avait toujours battu pour la grandeur de la France, à Corfou comme à Mayence, aux Pyramides et en Vendée — le cœur du Mars de l'Armée du Rhin et du dieu de la Guerre.

Le Sultan Fort s'abattit, foudroyé.

Protin se précipita sur l'assassin... et reçut à son tour deux coups du terrible poignard. Il tomba en poussant de grands cris. Alors, le criminel s'élança dans un massif, en jetant son arme.

— Poignard, tu as fait ton œuvre, dit-il. El Modhy, j'ai payé ma dette de reconnaissance. Sois heureux, frère.

Deux hommes accouraient et pénétraient sur la terrasse pour y découvrir les corps ensanglantés. Ils se précipitèrent sur eux.

— Trop tard! murmura Lequellec en se relevant. El Modhy m'a vaincu... Kléber est mort.

Pris d'une rage subite, le marin se jeta aussitôt dans le jardin en criant :

— Alerte!... Alerte!... Qu'on garde les issues; Ali, il faut découvrir Soleyman.

Moins d'une minute plus tard, tout le palais était en complète effervescence. Les Guides, accourus aux cris, s'élançaient dans toutes les directions pour annoncer la tragique nouvelle. Bientôt, la générale

battait dans les principaux quartiers; les troupes rassemblées apprenaient la fatale et terrible nouvelle. La consternation et la douleur se lisaient sur toutes les figures; les cheïks du Caire se précipitèrent au Quartier général et manifestèrent la plus vive indignation d'un aussi horrible et déplorable attentat.

Lequelc et Ali fouillaient cependant le jardin, à la tête d'une patrouille. L'assassin ne pouvait avoir quitté les lieux. Le lieutenant se rappelait nettement avoir vu s'agiter un taillis lors de son arrivée. Soleyman ne pouvait donc être loin. Et pourtant les recherches les plus minutieuses demeuraient vaines; le Syrien ne se retrouvait pas. Déjà, de guerre lasse, les soldats opinaient qu'il avait dû sauter par-dessus la terrasse et se réfugier dans la ville lorsque Ali poussa un cri de triomphe.

Il venait d'apercevoir une citerne au milieu du jardin et cette citerne était à sec.

Soleyman était bien là, accroupi dans le fond. A peine eut-il vu paraître les visages des Francs au-dessus de la margelle que son fatalisme oriental reprit immédiatement le dessus. La volonté d'Allah devait s'accomplir. Une minute plus tard, il reparaisait, impassible, à la lumière du jour.

— Arrêtez! cria Lequelc aux grenadiers qui tiraient leur baïonnettes pour tuer sur place ce misérable. Arrêtez! nous ne devons pas punir le crime par le crime. Justice sera faite, comme il se doit... Émenez cet homme au Quartier général.

Le corps de Kléber reposait encore sur la terrasse; en passant devant sa victime, Soleyman se redressa orgueilleusement et dit :

— Je suis la main de mon maître tout-puissant, le Seigneur El Modhy, qui règne à Alep. C'est sur son ordre que j'ai tué ce chef franc, et deux millions d'hommes étaient prêts à le faire si je ne l'eusse fait.

El Modhy! Il est mort... je l'ai tué! prononça froidement Lequelc. Son crime était plus grand que le tien et ce que tu dis est vrai. Ce fou avait rêvé de régner et sa folie a armé la main par un abominable chantage. Ton père était innocent; pourtant, El Modhy l'eût tué si tu n'avais accepté son épouvantable marché. Va donc vers ton destin, misérable!

Soleyman baissa le front. Peut-être comprenait-il en ce moment qu'il avait été le jouet d'un sinistre ambitieux. Mais relevant le front :

— Roi ou non, El Modhy m'a appelé son frère. J'ai fait ce que je devais. Puisque mon frère est mort, je mourrai comme lui.

Et, sans ajouter un mot, il se laissa entraîner par ses gardes. Quelques heures après, l'assassin comparaisait devant la commission militaire, établie par ordre du général Menou, commandant par intérim l'armée d'Orient. Ali et Lequelc figuraient au procès en qualité de témoins. Mais ils n'eurent pas à intervenir. Soleyman narrant avec la plus grande véracité tous les faits relatifs à cette terrible tragédie.

Il avait gagné plusieurs jours d'avance sur le marin, et le jeune fellah, en utilisant les relais de dromadaires rapides qui avaient été soigneusement préparés par El Modhy, lequel ne doutait pas un instant qu'un fanatique ne pût se dévouer à sa cause. Le Français et son ami, au contraire, avaient été retardés dans leur marche par les incidents habituels du désert et une pénurie presque totale. Ils n'avaient pu parvenir au Caire que pour assister, impuissants, à l'achèvement de l'œuvre infernale du Maure. Maintenant, navrés, ils courbaient le front.

Or, sans émoi, Soleyman écoutait la sentence que le condamnait à

mort à l'unanimité. N'avait-il pas offert sa vie pour sauver celle de son père? Que lui importait le reste? Que lui importait la mort de ses complices, les quatre lecteurs du Coran à la grande mosquée d'El Azbar qui, ayant reçu ses confidences, ne l'avaient pas dénoncé? Les dépositaires d'un tel secret devaient disparaître avec lui. Donc, tout était bien. Ils auraient la tête tranchée et lui, Soleyman, subirait le supplice du pal, après avoir eu le poignet droit coupé.

Pendant trois jours, Lequelles et Ali s'affairèrent pour rendre les derniers devoirs au Lion des Pyramides. Le Caire semblait plongé dans une morne stupeur et on voyait les pleurs ruisseler sur le visage de pauvres gens qui commençaient à apprécier les vertus de ce noble guerrier. Pendant ce temps, la détonation lugubre du canon se faisait entendre de quart d'heure en quart d'heure; l'armée portait le deuil.

Le convoi funèbre eut une grandeur égale à celle de la vie du héros. C'était celui d'un roi en France. Il était bien à l'unisson des survivants de cette campagne. Il inspira l'admiration des Egyptiens qui tous montraient le recueillement le plus religieux et le plus profond. Enfin, alors que retentissait une dernière salve, le corps de Kléber fut déposé dans le fort de l'île de Rhaoudah, en attendant son transfert en France.

Deux jours plus tard, encore tout abîmés dans leur douleur, Ali et Lequelles assistaient à l'exécution de l'assassin.

Ce fut une scène d'une tragique grandeur. Soleyman, sans un mot de repentir, regarda d'abord la décapitation de ses complices. Il contempla ensuite froidement l'instrument de son supplice et se dirigea de lui-même vers le pal. Il resta près de deux heures avant d'expirer, tournant seulement de temps à autre les yeux vers le désert et Alep, la ville où son père respirait maintenant librement, vivait d'une vie que lui, Soleyman, avait payée par un crime dont il ne se repentait pas.

Prodigieusement impressionné par le spectacle auquel ils venaient d'assister, le marin et son ami étaient rentrés en ville sans oser proférer une parole. Tout à coup, ils entendirent battre les tambours, et ils atteignirent un carrefour où les Guides formaient le carré. Un officier tenait un papier à la main, et il lisait une proclamation :

Le général de division Menou, commandant en chef par intérim, à l'armée :

Au Quartier général du Caire, le 26 Prairial an VIII;

Soldats,

Un horrible attentat vient de vous enlever un général que vous chérissez et respectiez. Un ennemi qui ne mérite que le mépris et l'indignation du monde entier, un ennemi qui n'avait pu vaincre les Français commandés par le brave Kléber, a eu la lâcheté de lui envoyer un assassin! Je vous dénonce, je dénonce au monde entier cet ennemi que vous avez vaincu à Matharieth et dans la plaine d'Héliopolis! Ce sont les chefs de l'armée turque qui ont mis le poignard à la main du nommé Soleyman El Hhaleby qui, parti d'Alep, nous a enlevé par le plus noir des assassinats celui dont la mémoire doit être chère à tous les bons Français.

Soldats, Kléber avait dissipé, en marchant à votre tête, cette nuée de barbares qui, de l'Europe et de l'Asie, étaient venus fondre sur l'Egypte.

Kléber, en dirigeant vos invincibles cohortes, avait reconquis l'Egypte entière en dix jours

Kléber, par les réglemens les plus sages, avait réformé une grande partie des abus presque inévitables dans les grandes administrations.

Le plus bel hommage que vous puissiez rendre à la mémoire du brave Kléber est de conserver cette attitude fière et imposante qui fait trembler vos ennemis partout où vous portez vos pas; c'est de vous astreindre à cette discipline qui fait la force des armées. C'est de vous rappeler sans cesse que vous êtes des Français et que partout vous devez montrer l'exemple de l'honneur comme vous donnez partout celui du courage et de l'audace dans les combats.

J'invoque les mânes de Kléber, j'invoque le génie de Bonaparte, et je veux marcher au milieu de vous en camarade, pour travailler à l'intérêt de la République.

Bien des obstacles se dressent encore qui entraveront notre retour dans la mère-patrie. Mais, si Kléber était là, il vous dirait : « Amis, la France a besoin de nos forces pour assurer sa grandeur. La tâche est faite ici. Songeons maintenant à retrouver nos foyers en couvrant de gloire nos drapeaux. » Encore un effort, camarades, et nous réaliserons cette entreprise en commun. »

Les tambours roulèrent à nouveau; puis les crösses des fusils retombèrent sur le sol d'un seul mouvement. L'âme de Kléber venait de passer dans celle de ses soldats.

Ali et Lequellec se rendirent au Quartier général. Ils y trouvèrent le général Menou absorbé dans l'étude de son plan de rapatriement. Dès qu'il les aperçut, le nouveau chef les appela d'un geste.

— Je sais, dit-il, tout ce que vous avez accompli, tout ce que vous avez tenté pour épargner à notre pays la douleur qui l'accable. Mais les mots me manquent pour vous dire toute l'étendue de nos pertes. Certes, la France peut prodiguer ses trésors sur bien des points, et j'ai l'orgueil de vous annoncer que nous sommes victorieux d'ennemis nouveaux en Europe. Bonaparte, enfant chéri de la Victoire, fait éclater son génie dans un triomphe sans précédent à Marengo; mais, là aussi, nous devons déplorer une perte fatale. Le même jour, à la même heure, deux des plus illustres et des plus pures gloires de tous les temps ont cessé d'exister. Ici, le Sultan Fort, là-bas le Sultan Sage... Desaix n'aura pas survécu d'une minute à son ami Kléber.

Tous les fronts se courbèrent. On sentit passer cet ange de la Mort, aux ailes noires. Kléber, Desaix... France, ce jour te coûta bien des larmes où tes enfants les plus nobles et les plus purs disparurent pour entrer dans l'immortalité!

Après un silence prolongé, Menou reprit d'une voix altérée :

— Vous êtes jeune, Lequellec, et nous avons grand besoin, surtout dans la marine, de ces jeunes talents, promesses de l'avenir. Partez donc et emmenez avec vous cet enfant qui a gagné de haute lutte le droit de se dire Français. Partez! Rejoignez Bonaparte. Nous, nous lutterons encore sur cette terre jusqu'au jour où seuls les morts y dormiront leur sommeil éternel, après avoir inscrit au livre de l'Histoire une épopée digne de celle des Anciens.

Une petite corvette cingle vers le large, tirant des bordées subtiles pour déjouer la chasse des Anglais, toujours à l'affût dans la Méditerranée. Mais le capitaine est un vieux renard et il est sûr de son affaire. La nuit vient, qui lui permettra de se dérober.

Accoudé au bastingage, Lequellec regarde les côtes africaines qui décroissent au loin, qui ne sont plus qu'une ligne mince, bien mince sur l'horizon. Son cœur se serre. Tout le passé remonte à son esprit...

tout le passé!... Non, non, pas d'attendrissement! Il faut regarder vers l'avenir maintenant. Il se retourne.

Ali est là. Le visage tout baigné de larmes, il regarde vers la terre égyptienne disparaissant au gré des vagues.

— Tu pleures? interroge doucement le marin... Ta patrie, n'est-ce pas?

— Oui... ma patrie! répond tristement le petit fellah... et aussi mes amis... les braves... le Sultan Fort... ce dieu guerrier... Kléber!

La nuit est venue... On ne voit plus l'Afrique, le grand tombeau où repose le géant blond, le Mars de l'armée du Rhin, ce bon soldat : le Lion des Pyramides.

FIN

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

Une victoire de Surcouf

par Robert LORTAC

Autour d'une table dressée en plein air sous des bouquets d'où l'on voyait briller les feux de Port-Louis, une dizaine d'hommes buvaient et chantaient sans contrainte par une belle nuit tropicale scintillante d'étoiles.

Une brise parfumée, venue des plantations de cannes à sucre et de vanilliers en fleurs, se mêlait au souffle du large, portant l'amère senteur de la marée. Des lampions accrochés dans la verdure éclairaient de lueurs multicolores les visages farouches des buveurs, officiers corsaires, qui jetaient bruyamment dans cette taverne de l'Île-de-France (1) leurs récentes victoires sur la flotte anglaise au cours de ce mois de Pluviôse, au neuf de la République, — soit en janvier 1800 de notre calendrier.

Un chœur de voix mâles, scandé par le tintement des cuillers sur les gobelets d'étain, jetait à tous les échos la fière chanson des marins de Surcouf :

Le 31 du mois d'août,
Nous vîmes arriver à nous
Une frégate d'Angleterre
Qui fendait la mer-z'-et les flots...
C'était pour aller à Breslau!

Mais le refrain héroïque fut interrompu par l'irruption d'un esclave nègre qui, s'approchant de l'un des chanteurs, lui dit dans un pittoresque langage où les « R » étaient exclus :

— Massa capitaine, li citoillien gouvéneu, li ti éclame...

— Comment! le général Malartic est là? questionna l'interpellé, un homme d'environ vingt-cinq ans, découpé en athlète. Eh bien, Bambou, dis-lui que je l'invite à venir sans façon s'asseoir à notre table.

(A suivre.)

(1) Île de France, ancien nom de l'Île Maurice.